

Le parcours du combattant

Contagion — États-Unis / Émirats arabes unis 2011, 106 minutes

Claire Valade

Number 275, November–December 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65377ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Valade, C. (2011). Review of [Le parcours du combattant / *Contagion* — États-Unis / Émirats arabes unis 2011, 106 minutes]. *Séquences*, (275), 48–49.

Contagion

Le parcours du combattant

Éclectique et prolifique, Steven Soderbergh est un touche-à-tout qui réussit le rare exploit de préserver son intégrité d'un projet à l'autre, même dans ses films de facture plus classique ou commerciale. Son secret ? Le plaisir de tourner, palpable dans tous ses films, assorti d'une maîtrise du langage cinématographique tous azimuts. Tout cela se traduit tant dans ses choix artistiques que dans les genres et les styles abordés au cours de sa fructueuse carrière. À la saison automne-hiver 2011-2012 seulement, Soderbergh s'apprêtait à lancer pas moins de trois longs métrages, de registres fort différents, en quelques mois à peine. Le premier en lice ? **Contagion**, réflexion sociopolitique dans le ton de **Traffic** sur la désintégration d'un monde aux prises avec une terrifiante épidémie. Avec autant d'œufs dans le même panier, comment Soderbergh parvient-il à demeurer à la hauteur des attentes ? La réponse se trouve peut-être dans une citation qu'on lui attribue : « l'm process-driven, l'm not result-driven. » (« C'est le processus qui m'intéresse, pas le résultat. »). **Contagion** en est l'exemple parfait sur tous les plans.

Claire Valade

Non seulement **Contagion** est-il un film dont le rigoureux processus d'écriture filmique se révèle dans la structure scénaristique, mais la notion même de processus est au cœur de son propos. Au-delà de l'effet-choc effrayant du sujet, au-delà du drame innommable vécu par chacun des personnages, c'est l'idée de parcours qui intéresse Soderbergh : celui d'un virus et d'une épidémie, dans leurs moindres détails, mais aussi celui de la peur qui se répand, de la naissance de la crise à son dénouement. Ainsi, le film est construit de manière à suivre la mécanique de l'évolution et de la propagation de ce virus, mais aussi de l'information transmise au sujet de celui-ci, la vraie comme la fausse. C'est un véritable combat qui s'engage entre l'être humain et le microbe, entre gens lucides

et éclairés (médecins, scientifiques), figures ayant tout à gagner du chaos (compagnies pharmaceutiques, pseudojournalistes conspirationnistes) et citoyens ordinaires. Soderbergh s'attache à décrire la façon si rapide par laquelle les choses peuvent déraiper et la panique peut s'installer entre toutes ces parties disparates. Pour arriver à ses fins, le cinéaste utilise un langage et une mise en scène des plus simples et directs au service d'un récit et d'un fil narratif qui sont tout sauf simples et directs.

En effet, **Contagion** se déploie de façon non linéaire, avec de nombreux sauts dans l'espace géographique, d'un pays et d'un personnage à l'autre, alors qu'on cartographie l'origine du virus pour mieux le comprendre et le combattre. Le fil narratif comporte aussi de nombreux sauts dans le temps, entre autres par ses flash-



Les choses peuvent déraiper et la panique s'installer



Un certain manque d'empathie

back du parcours de Beth Emhoff, la présumée patiente zéro. Cette structure scénaristique évoque celle de *Traffic*, tout comme la facture visuelle du film (photographie « granuleuse », lumière « sale », couleurs délavées ocre et bleues) et, surtout, la retenue dans l'écriture.

...Soderbergh a un but bien précis — traquer l'évolution d'une épidémie et sa multitude de ramifications — et son fil narratif illustre celui-ci de façon implacable...

Ainsi, comme dans *Traffic*, pas de sentimentalisme ni de sentimentalisation, pas de sensationnalisme non plus dans *Contagion*. Soderbergh aborde son sujet de façon très clinique — parfois même littéralement, comme dans le cas de l'autopsie de Beth Emhoff, au cours de laquelle la pauvre Gwyneth Paltrow que l'on a connue plus *glamour*, les yeux encore grands ouverts dans la mort, se fait décapsuler le crâne comme on ouvrirait une vulgaire boîte de conserve. Le moment est brutal et choquant justement par son côté parfaitement aseptisé et presque détaché, malgré l'horreur exprimée par les médecins légistes à la vue du cerveau malade de Beth (que Soderbergh ne nous montre jamais). C'est cette retenue dans l'exposition qui rend le virus encore plus terrifiant et effrayant pour le spectateur. Avec une remarquable économie d'effets spéciaux et de caméra, mais avec une redoutable efficacité, Soderbergh se contente de suivre les divers points de contact ayant conduit à la propagation du virus, d'une poignée de main à un verre de cocktail à une autre main à une carte de crédit, une porte d'autobus et ainsi de suite. La facilité avec laquelle tous ces contacts ordinaires et inconscients se font se révèle plus terrorisante et plus répugnante que le pire film de *torture porn*.

C'est que Soderbergh a un but bien précis — traquer l'évolution d'une épidémie et sa multitude de ramifications — et son fil narratif illustre celui-ci de façon implacable, sans s'intéresser à la vie des personnages au-delà de leur lien à cette épidémie. Le cinéaste ne réserve de résolution bien nette à aucun d'entre eux. Outre les morts, bien entendu. Contrairement à

d'autres films du même acabit, le plus connu étant *Outbreak*, qui bouclent tous les fils de façon bien ordonnée, *Contagion* montre plutôt qu'il n'existe pas de conclusions absolues dans un monde assailli de toutes parts par une telle catastrophe. Pour Soderbergh, il est clair que c'est un drame qui se déploie sans coupables, sans responsables facilement identifiables, peuplé par ceux qui tentent de trouver des solutions et ceux qui mettent des embûches (bureaucratiques, conspirationnelles, etc.) C'est surtout un drame qui pose beaucoup de questions en offrant bien peu de réponses. Le réalisme froid avec lequel Soderbergh s'attache à décrire ce monde est un autre élément qui ajoute à l'horreur du propos.

En fait, *Contagion* serait plutôt l'anti-*Outbreak*. Aucun pathos, aucune manipulation induite du spectateur. Les acteurs les plus connus ne sont à l'abri de rien parce qu'il sont soumis comme tout le monde à la nature sauvage et aveugle d'une telle épidémie. Ainsi, pas de mort héroïque et sacrificielle pour les grands noms du générique, comme c'était le cas de Kevin Spacey dans *Outbreak*, mais une mort soudaine, sournoise, inélégante. Et si les moyens cinématographiques utilisés par Soderbergh sont simples, ce n'est pas au service d'un récit simplifié par des raccourcis scénaristiques (« C'est la faute des militaires! »). Le récit de *Contagion* sert plutôt à démontrer à quel point une telle situation est complexe. Les ramifications sont tellement nombreuses et opaques qu'il est impossible d'en désenchevêtrer les fils en quelques heures ou quelques jours, ou de contrer la propagation simplement en isolant un seul petit village côtier, comme le laisse entendre *Outbreak*.

À ce titre, la scène finale de *Contagion*, qui retrace l'origine du virus — du camion occidental qui perturbe sans discernement la forêt tropicale, à la chauve-souris, au cochon, au restaurant du casino de Macao, à Beth —, on confirme l'hypothèse émise sur le sujet par le personnage incarné par Marion Cotillard. Par-dessus tout, on laisse entendre que la chaîne de transmission est pratiquement incontrôlable et imprévisible, et que ce genre de situation peut se reproduire des millions de fois, sans pouvoir faire grand-chose de tangible pour la prévenir (en tout cas, pas sans effort concerté sur le plan mondial). Le processus visant à maîtriser une telle situation, lui, est terriblement long (Soderbergh affiche clairement à l'écran le nombre de semaines, de mois qui s'écoulent), douloureux, difficile, tortueux. Ce processus ne produit pas non plus toujours les résultats escomptés et doit autant au jeu du hasard qu'à la science empirique.

D'un côté, tout cela se traduit par un certain manque d'empathie, ce qui rend le film moins haletant. D'un autre, on peut se demander si un élément empathique aurait rendu le récit plus intéressant. Difficile à dire. En soi, le combat et les combattants sont fascinants.

■ États-Unis / Émirats arabes unis 2011 — **Durée** : 106 minutes — **Réal.** : Steven Soderbergh — **Scén.** : Scott Z. Burns — **Images** : Steven Soderbergh — **Mont.** : Stephen Mirrione — **Mus.** : Cliff Martinez — **Son** : Larry Blake, Dennis Towns, Mark Weingarten — **Dir. art.** : Howard Cummings — **Cost.** : Louise Frogley — **Int.** : Matt Damon (Mitch Emhoff), Gwyneth Paltrow (Beth Emhoff), Laurence Fishburne (Dr. Ellis Cheever), Jude Law (Alan Krumwiede), Jennifer Ehle (Dr. Ally Hextall), Marion Cotillard (Dr. Leonora Orantes), Kate Winslet (Dr. Erin Mears) — **Prod.** : Michael Shamberg et Stacey Sher (Double Feature Films), Gregory Jacobs, Steven Soderbergh — **Dist.** : Warner.